

Anéantir notre théâtre arrogant

J'étais enfant en des temps obscurs. Les nouvelles capitales de l'histoire étaient Hiroshima, Nagasaki, Auschwitz, Dresde, Babi Yar... Aucun temps, sans doute, ne saurait être plus obscur ? Mais les débris de ces endroits sont aujourd'hui répandus en une couche fine sur le monde entier. En période de guerre nous espérons la paix. Quels sont nos espoirs aujourd'hui ?

Le communisme est vaincu. L'Occident triomphe. Nous n'avons pas besoin de nous demander ce qu'il faut faire pour être humains. Nous n'avons qu'à résoudre les problèmes de l'économie et tout ira bien.

Vous ouvrez une porte. À l'intérieur, dans la pénombre, trois enfants sont assis et jouent au jeu archaïque de la courte paille. L'un d'entre eux cache l'extrémité des brins de paille dans son poing. Les autres choisissent chacun un brin. Celui qui choisit le plus court doit... mais nous oublions de demander ce qu'il doit faire. En revanche, nous constatons qu'ils sont assis sur un corps nu. Le corps est en décomposition. De quel film d'horreur cela sort-il ? En fait, c'était un jour de cette semaine et nous écoutions un vieux monsieur courtois, à la télévision, nous raconter un incident de sa vie. Et, songez seulement à quel point la scène reste encore civilisée !

Les enfants tirent peut-être à la courte paille la dernière miette de pain ou la dernière goutte d'eau ? Ils ne se battent pas pour l'obtenir. Et la mère morte est peut-être leur mère, et n'est-il pas naturel que les enfants se cramponnent à leur mère ? Mais alors c'est là le monde dans sa perversion la plus terrible ? Non, c'est pour eux la normalité. Comment en est-on arrivé là ? Oh – petit à petit. Et tout n'est pas perdu – les enfants n'en sont pas encore à manger leurs brins de paille.

Cet incident a eu lieu il y a cinquante ans dans un camp de la mort. Mais nous, nous faisons partie de l'Occident libre et triomphant. C'est donc que nous avons résolu les contradictions dans nos vies qui conduisirent à la bataille de la Somme, à Verdun, à la Grande dépression, à Auschwitz, à Nagasaki, au Vietnam ?

Ah vraiment ? – quand ? C'était quoi ? Et pourquoi n'ai-je rien remarqué ? La société occidentale devient sans cesse plus injuste. Le fossé entre les riches et les pauvres s'élargit. Les hommes politiques qui défendent la situation présente doivent forcément défendre sa nécessaire injustice. Ils ne cherchent même pas à s'en cacher.

Les chefs d'entreprise obtiennent des augmentations impressionnantes et les pauvres s'enfoncent toujours plus profondément dans la misère. Le Premier ministre s'adresse au Parlement¹. Il est en équilibre instable – comme le chien Médor debout

sur ses pattes arrière. Il devrait porter un collier et avoir une queue. Il jappe et accuse l'opposition d'exploiter politiquement la jalousie des gens. Non, ce n'est pas de la jalousie quand on est une mère qui vit dans un taudis, entourée d'enfants affamés, et qu'on se plaint de ce que les riches deviennent toujours plus riches. C'est de la colère. C'est de l'indignation contre une atteinte à la morale, c'est de la fureur contre une colossale et écœurante insolence – c'est ainsi que les gens rejettent l'irresponsabilité de leurs dirigeants. Écoutez Heseltine² donner le change, se dérober et vitupérer quand un journaliste l'interroge sur la plus récente injustice flagrante. Il faudrait entièrement s'en remettre au marché ? Il y avait un marché pour les esclaves et les produits d'Auschwitz. Et quand les considérations humaines entrent-elles en compte dans le marché ? Pas de réponse. Petit à petit, on justifie l'injustice. La pression économique et sociale la transforme en détresse et en désespoir et bientôt les valeurs humaines s'atrophient et les gens deviennent asociaux.

Quand Michael Howard³ a pris pour la première fois la parole en tant que ministre de l'Intérieur au congrès conservateur, il promettait prisons et châtiments. La populace hurlait. C'était une populace même si elle portait des cravates et des perles. Une populace de pervers sadiques appelant la cruauté par leurs hurlements. Je n'appuie pas mon commentaire seulement sur leur philosophie (il n'y en avait pas) mais sur leur hurlement. On l'entend bien – l'écho sénile de Nuremberg. Et le ministre minaudait, avec autosatisfaction.

Tous les arguments qui visent à justifier l'injustice – si on les croit – corrompent la société. Les pressions économiques et sociales font basculer cette corruption dans l'irrationalisme et la barbarie. Le gouvernement a aujourd'hui perdu toute autorité morale.

Pour être équitable, le problème n'est pas seulement celui de notre gouvernement mais celui de l'Occident et de son système économique. Nous n'avons pas résolu le problème qu'il y a à être humain. C'est pourquoi nous allons à la catastrophe. Elle aura probablement lieu avant la fin de la prochaine décennie. Nous ne saurons pas comment la résoudre. Elle sera différente des autres catastrophes du passé, et probablement bien pire.

L'injustice n'est pas seulement une question d'inégalité par l'argent. Elle engendre les attitudes et les comportements que les gens sont obligés d'adopter s'ils veulent survivre dans un système injuste. Ce système, parce qu'il est absolument inaccessible aux pauvres, les pousse parfois à l'apathie ou au crime, image inversée de l'injustice des riches. Cela n'aide en rien que certains pauvres vivent mieux que les pauvres d'autrefois. Les enfants assis sur le corps de leur mère vivaient mieux que d'autres – ils n'avaient pas encore mangé leurs trois brins de paille. Nous vivons tous mieux que les morts – mais cela nous aide-t-il à résoudre les problèmes qu'il y a à vivre ? Nous ne sommes humains que parce que notre conscience a davantage

besoin de justice que notre estomac de nourriture. Ce n'est pas là une sorte d'idéalisme angélique ! C'est juste que nous recherchons tous la sécurité et la santé mentale dans le respect d'autrui.

Ce n'est pas seulement une question d'injustice. Pour rester saine d'esprit, il faut qu'une société puisse entrevoir qu'elle évolue dans le sens d'une justice croissante. Certains gouvernements ont accompli cela. Mais la justice est en contradiction avec les principes du gouvernement actuel.

Les démunis qui gisent dans nos villes me rappellent les morts dans les rues du ghetto de Varsovie.

Les images sont des présages et il nous faut apprendre à les lire. Faute de quoi nous passons dans le monde des images – le monde réel du fascisme, du racisme, du nationalisme, du patriotisme. Les « vampires » deviennent réels. Les rues sombrent dans la violence et les administrer revient à mener une « guerre civile...froide ».

Notre naissance et notre mort sont absurdes. Mais notre vie ne doit pas l'être. Trouver un sens à la vie est ce qui nous donne notre humanité. Souvent, les œuvres dramatiques mêlent les images des choses que nous devons accepter – notre condition mortelle et notre fragilité – avec les images de ce qu'il nous faut changer: notre vie quotidienne en société. C'est là, précisément, que nous rencontrons notre besoin de justice et pas seulement celui de nous nourrir et de nous vêtir – c'est là notre besoin de donner un sens à notre vie. Et ce sens est lié à notre condition mortelle. Sans lui nous ne serions pas humains. C'est un besoin que l'économie seule ne peut pas satisfaire, ne satisfera jamais. Quand les catastrophes arrivent, c'est d'une façon totale et subite. Par la suite, on se demande, abasourdi, comment des êtres humains ont pu se comporter de façon si inhumaine. La raison en est qu'ils sont tombés de la réalité dans l'imagination.

C'est pourquoi, en des temps où règne l'injustice sociale, les œuvres dramatiques sont amenées à parcourir l'ensemble du spectre de l'humain, de notre pain quotidien à notre condition mortelle. Mais nos théâtres d'aujourd'hui sont subordonnés à l'impératif économique, qui est incapable de transmettre l'impératif humain. Ces théâtres ont besoin d'argent pour survivre ? – les voleurs aussi. Notre théâtre est aussi minable que notre gouvernement. Le National Theatre mériterait d'être considéré comme une humiliation nationale. Cherche-t-il seulement à se préoccuper des causes de nos calamités passées et de notre avenir ? Même dans ses meilleurs jours, il ne met en scène qu'une tambouille sentimentale à la gloire de la capacité humaine de survie. S'il ne faisait seulement qu'essayer de faire la lumière sur notre temps, les files d'attente atteindraient les banlieues. La Royal Shakespeare Company a développé un style maison de son et lumière, qui flirte avec le marché du tourisme. Croit-elle vraiment mettre Shakespeare au goût du jour ? Elle le relègue dans un

passé plus vieux que le sien – un passé inculte inapte à intégrer ne serait-ce que le jeu de la courte paille.

Mais *Anéantis*, je crois, tire son origine du jeu de la courte paille, du centre de notre humanité et de notre besoin archaïque de théâtre. C'est ce qui lui donne son autorité étrange, presque hallucinatoire. La pièce ne nous montre pas les images avec lesquelles nous serons amenés à vivre si nous ne refondons pas notre vision morale. Nous vivons déjà dans ces images – dans ce monde où les deux aiguilles de l'horloge sont la naissance et la mort, ce monde toujours là, mais qui devient pour nous une réalité déshumanisée dès que nous ne faisons plus l'effort de rendre notre vie quotidienne plus juste. Les images d'*Anéantis* sont archaïques. On les voit dans toutes les grandes époques de l'art – dans le théâtre grec et jacobéen, le Nô et le Kabuki. La pièce modifie certaines de ces images – mais c'est là ce que font tous les artistes lorsqu'ils veulent rendre lisible pour leur époque un réseau d'images archaïques, qu'elles soient modifiées ou pas.

L'humanité d'*Anéantis* m'a ému. Je m'inquiète pour ceux qui sont trop occupés ou tellement perdus qu'ils ne peuvent pas voir cette humanité. Et en tant qu'écrivain de théâtre, je suis ému par le savoir-faire et la maîtrise d'un aussi jeune écrivain. Je ne sais pas, bien sûr, si elle deviendra un écrivain de première importance. Avant même d'avoir atteint son âge, Rimbaud avait révolutionné et abandonné, la poésie pour se lancer dans le trafic d'armes. Mais je sais en revanche que cette pièce est la plus importante qui se joue en ce moment à Londres.

Edward Bond

« *A Blast at Our Smug Theatre* »⁴

The Guardian, 28 janvier 1995.

Texte français Jérôme Hankins et David Tuillon,
in *OutreScène*, février 2003

1. Il s'agit de John Major, qui fut élu à la tête du parti conservateur et du gouvernement, après la démission spectaculaire de Margaret Thatcher, en novembre 1990. (N.D.T.)

2. Michael Heseltine fut une figure incontournable du thatcherisme. Affectueusement surnommé Tarzan par la presse populaire, par référence à son impétuosité (et à ses acrobaties pour atteindre les sommets du pouvoir), il fut ministre de la Défense, puis de l'Environnement sous Thatcher, avant de devenir son ennemi juré et son principal adversaire dans la lutte pour la direction du parti conservateur. Inquiets de son caractère flamboyant, les cadres du parti préférèrent la transparence de Major. Affaibli par des ennuis de santé, il dut se contenter du poste de vice-premier ministre et fut nommé à la Chambre des Lords. (N.D.T.)

3. Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de Major, Michael Howard fut, selon Bond, un des avocats les plus zélés de la tolérance zéro et d'un accroissement massif des sanctions pénales et de l'incarcération des délinquants, dans des discours aux forts relents victoriens. (N.D.T.)

4. Le titre original de la pièce de Kane, *Blasted*, fait avant tout référence au souffle de l'explosion qui constitue l'évènement central de l'œuvre. Par dérivation métaphorique, le mot « blast » peut désigner toutes sortes d'émissions d'air ou de son (une sonnerie de trompettes, par exemple...) et par conséquent une vive formulation de critiques ou de protestations – une fulmination. C'est sur ce sens

que les rédacteurs du Guardian jouent en anglais (le titre n'est pas de Bond). Par souci de cohérence, nous avons préféré jouer sur le titre de la traduction officielle publiée en français : *Anéantis*. (N.D.T.)